

GEOGRAPHICA

Dans mon *Livre de la forme*, à plusieurs reprises on parle d'abeilles. Voici le résumé de quelques fragments : la vie d'une ouvrière, depuis sa "naissance" jusqu'à sa mort de vieillesse, se divise en trois segments : elle s'occupe des larves et les nourrit d'abord, elle bâtit ensuite les nouveaux alvéoles et exécute divers travaux à l'intérieur des nids, enfin dans la troisième phase elle sort de la ruche, devient cette infatigable butineuse qui ramène la nourriture pour l'hiver (lequel d'ailleurs elle n'atteindra que dans de très rares cas). La première période est de dix jours, divisée comme suit : nettoyage des alvéoles et réchauffement de ceux-ci — trois jours — ; alimentation des larves, plus âgées d'abord — du troisième au sixième jour — et ensuite des larves plus jeunes — du sixième au dixième jour ; la deuxième période couvre également dix jours : production de cire et construction de nouveaux alvéoles, leur remplissage avec du miel et du pollen, quelques vols d'orientation à l'extérieur de la ruche — cela conduit l'abeille jusqu'à son dix-huitième jour environ — ; les deux ou trois derniers jours elle commence à butiner ; maintenant débute la troisième étape, d'une durée bien entendu aléatoire, entièrement consacrée à l'approvisionnement de la ruche. (Donc durée totale = de quatre à cinq semaines environ.)...

Nonobstant il est possible de provoquer quelques changements dans l'écoulement ainsi ordonné. Par exemple on crée une société composée uniquement des très jeunes abeilles ; naturellement elles toutes exécutent des travaux de la première séquence ce qui entraîne le rapide épuisement de la nourriture — celle-ci ne parvenant plus de l'extérieur — et déclenche la famine, menaçant de dépérissement toute la société. A la fin du troisième jour la moitié des abeilles se charge de ramener de la nourriture, sort butiner, saute ainsi par-dessus la deuxième phase.DO IT, DO IT NOW !...

Rien de particulièrement difficile. J'ai repéré, en descendant du mas que j'habite, un arbre autour duquel en permanence s'affaire une multitude d'abeilles. Or, dès que je m'arrêtais pour les observer, le crépuscule se précipitait, les ombres déferlaient et la nuit tombait soudainement. Alors ma situation devient impossible : pour réussir il me faut absolument comprendre leur savoir-vivre cependant qu'à chaque coup la nuit disperse les insectes, et il ne me reste qu'à remonter le chemin et rentrer à la maison.

(Mas Gilles, "Natura artis Magistra")

...A un moment donné, sur une portion de terrain pourtant très petite — elle ne dépassait pas trois ou quatre mètres — et marchant continuellement tout droit, sans que, bien entendu, le chemin tourne, mon ombre qui était à ma gauche et indiquait il y a quelques instants l'ouest, a changé de côté, en un clin d'œil, sans que je m'en rende compte ; maintenant elle est allongée dans la direction de l'est.

(Phantasiestück)

Après une ultime vérification de la fermeture de tous les compartiments et des instructions relatives à leur occupation, annoncées par les haut-parleurs individuels — cette composition particulière ne comportant que des cabines d'une seule personne — le train quitta la station. Rapidement, du moins me sembla-t-il, la vitesse de pointe fut atteinte ; les fragments de paysage entrevus dans la vitre ont laissé place à une seule image qui désormais ne changera pas : elle montre une configuration d'étoiles, ou plus exactement de points lumineux qui sont peut-être des étoiles remplissant aux trois quarts la seule vitre du compartiment, au-dessus d'une ligne brisée dessinant une succession de triangles presque isocèles aux sommets légèrement incurvés, délimitant une surface teintée d'un noir différent de celui du ciel, seul reste d'un paysage devenu illisible par la vitesse et par la nuit. Les bases des triangles sont un peu décollées du bord inférieur de la vitre. Ils s'enchaînent les uns les autres à la façon, peut-être, d'une représentation d'ondes sonores triangulaires ininterrompues, se propageant de droite à gauche, sens contraire au déplacement du véhicule, pour s'inverser pendant un temps avant de reprendre le premier mouvement. Aussi, par moments, la légère rondeur remarquée aux cimes envahit les côtés, traduisant peut-être un certain fléchissement de la vitesse avant de se raidir de nouveau. A la façon d'une corde avec deux résonateurs placés à ses extrémités qui seraient excités périodiquement, mais à intervalles irréguliers, pour permettre de "visualiser" le défilement des sons... Tandis que le "ciel" stabilisé, quasi immobilisé, n'est animé que par un mouvement vibratoire lent, et les seules modifications ne concernent que quelques détails évoluant à l'intérieur de cette figure et encore, avec une indescriptible lenteur interdisant à la perception de suivre ce processus. (Deux temps : comme si la progression du véhicule lue à travers la ligne du paysage, ouvrait sur un autre espace, celui du haut de l'image, où la vitesse s'abolit et annule tout événement, le met à plat pour le ramener à une seule figure oscillante).

— D'ailleurs cela n'a rien d'étonnant, et en est l'agrément recherché pour les passagers qui empruntent le Webernnordexpress.

(Hyperboréens)

Il y a des pays où la musique est présente absolument partout, tout le temps ; ne pas jouer d'un instrument c'est se mettre en quelque sorte au ban de la société. Combien de brillantes fêtes, sans compter des concerts courants, rassemblant des milliers et des dizaines de milliers de personnes y sont données ! C'est à qui saurait formuler mieux tel ou tel problème, telle question ou tel paradoxe spécifiques, pour mettre en place une nouvelle manifestation, plus extraordinaire, plus originale encore, si cela est possible, que les précédentes ! Puisque jamais une passion aussi bien partagée par toute une nation n'a empêché les hommes à la canaliser et diriger, à l'équilibrer aux moyens des projets et modèles rigoureux propres à la pensée logique. Et celle-ci est une tout autre chose qu'un simple stimulant. Il s'agit précisément d'une condition impérieuse, des données incontournables, pour qu'une réalisation, quelle que soit d'ailleurs son envergure, puisse suivre. Néanmoins certaines questions peuvent rester sans

solution, j'entends sans solution pratique, du moins pour un moment. Elles ne sont pas pour autant oubliées ; au contraire cela leur confère une notoriété, une célébrité particulière et évidente, et leurs apories servent d'aiguillon puissant aux compositeurs, et au pays tout entier. Lors de mon séjour dans l'une de ces régions le problème suivant commençait à faire son chemin, à solliciter les énergies : en voici la question préalable, dans la forme la plus succincte. "Si l'on sait que l'intensité du son d'un seul instrument à cordes atteint 60 décibels, mesuré en un lieu déterminé de la salle, (...) combien d'instruments doit-on réunir pour que le niveau double ?" Le calcul nous donne le chiffre impossible : 10^8 ; pour produire, dans le contexte imaginé, une sonorité de 120 décibels, il faut rassembler mille millions, un milliard de musiciens.

(**"Endlich FF"**)

"Vous pouvez aller jeter un coup d'œil sur les numéros 3, 4, 16 et 21 ; ce serait jouer de malchance si aucun ne convenait à votre intervention". Les numéros désignent des magasins, boutiques ou bureaux, provisoirement abandonnés, entre deux propriétaires, en démolition, avant d'être refaits ; souvent situés au rez-de-chaussée, leurs vitrines sont en partie ou totalement cassées, enlevées, on y accède de plain-pied depuis le trottoir. Je sais ce qui m'attend : amoncellement de gravats, fils électriques et de téléphone cisailés, quelques débris éparpillés : boîtes en carton, tiroirs de placard métallique, dossier de chaise, sur une colonne, la carcasse d'un interphone. Je le sais et je suis impatient : c'est ainsi que je l'aime : musique d'environnement !

(**Genève**)

Dès que j'ai changé de train je me suis endormi. Je fus réveillé par des sons extraordinairement beaux ; je me rendis compte que mon sommeil avait dû se prolonger longuement ; entre temps le paysage s'était complètement transformé et nous avançons dans la haute montagne. Les voyageurs n'étaient plus les mêmes et ces timbres — je le compris — c'étaient mes nouveaux compagnons qui les émettaient. Non seulement chaque son était remarquable mais également des "phrases", des modes d'articulation entre eux, résonnaient comme une musique rare, de même que leurs superpositions formaient une polyphonie à la fois ample et diaphane. Tout d'un coup je réalisais : ils parlaient, cela était d'autant plus curieux que je ne pouvais saisir aucun mouvement de bouche. Plus tard j'eus des renseignements. À un enfant tout jeune, dans sa première année, on prélève quelques cordes vocales qu'on intègre ensuite dans

un dispositif électronique fonctionnant en circuit fermé. Les cordes vocales restent vivantes : cette greffe et cet appareil sont de véritables merveilles de la biotechnique et de l'électronique miniaturisée assemblées. Ainsi dès leur plus jeune âge, les habitants de cette région apprennent à parler sans aucun secours du larynx et de la bouche. La richesse de leur vocabulaire, des sons, des mots, proprement stupéfiante, et la virtuosité de manipulation ahurissante sont à la mesure de leur maîtrise technique de ce curieux appareillage ; cet usage relevant, du moins me sembla-t-il, d'un constant effort et cependant je ne pus détecter rien d'autre qu'aisance et élégance entières, qu'harmonie affable et jubilante.

(Von fremden Ländern und Menschen)

Passé le col, ce n'est pas la nouvelle vallée s'ouvrant devant, loin en bas, que retint notre regard ; elle ne se distinguait pas d'une façon significative de celle que nous venions de laisser sur le versant derrière. Même ondulation du sol, mêmes champs et fermes, même végétation. Non, si le site là-devant, en tous points semblable à ceux que nous venions de parcourir depuis que nous étions dans cette montagne, accroche notre regard et nous bouleverse, c'est en raison de larges bandes d'ombre qui le traversent, à une vitesse tout à fait inhabituelle — mouvement qui, pour ainsi dire, clouait sur place tout autre déplacement : hommes, animaux et charrettes dans la vallée —. En effet, les nuages dont l'ombre obscurcissait par vagues le sol se succédaient en rangées presque géométriquement régulières. De ces formes de même que de la vitesse du balayage qui, apparemment, échappait à toutes les lois naturelles connues, nous ne pouvions en comprendre la cause. Et il suffisait de rebrousser chemin d'une centaine de mètres pour retrouver l'aspect normal du ciel.

(Sur l'autre versant)

...Le dernier kilomètre a été particulièrement difficile ; heureusement que je me suis souvenu — d'ailleurs je ne sais pas comment cela m'est venu — d'une mélodie de Schönberg ; un motif, juste quelques sons de cette phrase se sont mis à chanter dans ma tête, se poursuivant tout au long de cette étape. C'était obsédant et réconfortant à la fois, au point que ces quelques centaines de mètres qui auparavant s'allongeaient à n'en plus finir, ont été avalés, me semble-t-il, en un rien de temps, sans effort. C'est curieux, maintenant je suis incapable de me rappeler cette mélodie...

(Schönberg en montagne)

MUSIQUES ARCHÉOLOGIQUES

...Les sons devinrent plus distincts. Nous nous arrê tâmes à l'entrée d'une cour — sa porte a été visiblement enlevée pour laisser tout l'espace libre aux regards — ; là se tenait accroupi un homme derrière une rangée de pierres plates, uniformément polies, et fixées à quelques centimètres du sol. Il les attaquait avec douceur et pondération, les faisant résonner avec des courtes mailloches en bois se terminant par une tête enveloppée de lanières de peau et incrustée de quelques grains de cuivre. La mélodie, ou plutôt la plainte, aux enchaînements réguliers, monotones, est exécutée en détachant presque son par son. "Il annonce au quartier que sa fille est malade", expliqua le guide, "lorsque c'est un garçon, l'articulation, l'accentuation du chant varie... ; bien d'autres détails fournissent des renseignements plus précis ; dans le cas présent, rien de grave..." ajouta-t-il avec un sourire où nous crûmes déceler de la connivence et de l'humour.

Non loin de cet endroit, en pénétrant dans une autre cour, par-dessus la clôture du fond, et au-delà de plusieurs autres enceintes — il faut ajouter que contrairement aux murs extérieurs, bâtis en règle générale, assez haut, plus haut de toute façon que la taille d'un homme, les barrières entre les espaces intérieurs, cours et jardins, n'excèdent pas un mètre vingt en moyenne, et le regard s'étend sur la configuration des terrains à géométrie irrégulière, aux lignes sinueuses et brisées — nous vîmes, assis sur un muret, un groupe d'hommes, tous drapés dans des robes de couleurs agréables et vives, et qui psalmodiaient par intermittence. Néanmoins les sons ne pouvaient être produits qu'oralement, sans aucun recours instrumental ; cependant nous eûmes l'impression que leurs bouches ne remuaient guère, et de plus, aux sons de caractère indubitablement vocal se joignaient d'autres timbres, à la limite du sifflement, et aussi des fondamentales graves qui s'élargissaient par instant, en spectre d'harmoniques, mais continûment dans une intensité qui restait très douce. Ce peu d'activité labiale se confirma comme nous approchions : en effet, leurs lèvres, à peine écartées, ne bougeaient que très faiblement ; simultanément nous aperçûmes une proéminence bizarre du bas des visages qui signalait la présence, dans la cavité buccale, d'un objet. Cela nous fut dit plus tard : en même temps que l'on nous montra et expliqua cet instrument, nous apprîmes sa signification sociale, ainsi que celle de la musique que nous entendîmes, les deux étant exclusivement conçues pour le même usage. Il s'agit des réunions d'adieux ou de commémoration — on se souvient d'un ancien ami absent, parti s'installer depuis longtemps dans une autre contrée, on se sépare de quelqu'un sur le point de nous quitter — ou encore de purification.

C'est dans l'élégante rue des Anciens Forgerons qui s'étend entre la place des Onze Terrasses et le quartier plus populaire des Tours des Greniers, que nous trouvâmes la réponse aux sons criards et brefs nous parvenant sporadiquement, et qui nous intriguaient au plus haut degré. Sur une fenêtre apparaissait, à intervalles assez réguliers, une personne affublée d'une

sorte de cagoule richement ornée d'où sortait une trompe légèrement incurvée vers le haut, faisant corps avec le masque, telle son excroissance ; la personne passait sa tête au dehors pour émettre inlassablement un même son. Aussitôt après elle se retirait et l'on pouvait, à condition de rester attentif, entendre d'autres bruits, assez sourds, évoquant peut être des petits objets que l'on déplacerait en les faisant s'entrechoquer et ceux liquides, où plus exactement des sons d'objets étouffés par l'eau. Ce manège, de faible intensité acoustique occupa un temps relativement long avant une nouvelle apparition du personnage et de sa trompe. Ainsi des heures durant ce va-et-vient se poursuivait tant que le repas rituel, dont la jubilation brève de trompette était le signal annonciateur et peut-être aussi l'un des ingrédients, ne fut pas achevé.

Le lendemain nous eûmes la chance d'être les témoins oculaires d'un autre événement : nous vîmes le "Musra", cet animal proche de notre cheval, bien que plus menu, plus fin avec sa tête allongée et son large front, lancé dans les rues de la ville, les parcourant selon un itinéraire que de toute évidence il connaissait par cœur, harnaché et paré d'une multitude de grelots, clochettes et sonnailles, ainsi que d'un assemblage de tuyaux comportant des pistons et des clefs — un peu comme ceux des instruments à vent —, le tout diversement actionné par le trot, et dont le joyeux tintamarre clamait les fiançailles conclues dans la maison de ses maîtres.

"Si vous restiez plus longtemps vous rencontreriez l'un des "maîtres-oiseliers", en train d'arpenter la ville avec un Oraubou sur son épaule. Que cet oiseau eût été éduqué par son maître à ne pas abandonner cette position un seul instant, bien que la promenade se prolonge pendant une bonne partie de la journée, cela en soi ne représenterait qu'un intérêt somme toute assez limité, mais les oraubous s'initient à chanter, ou si vous le voulez, à parler ; de fait, ils assimilent tout un vocabulaire de sons — de "mots", mais également de phrases, d'idiomes et une syntaxe — de façon à acquérir l'art du dialogue pour converser avec leurs maîtres. Il s'en suit un duo des plus bouleversants que l'on puisse imaginer : les sonorités étranges, luxuriantes et resplendissantes, façonnées par l'homme et par l'oiseau, retentissent en soli, s'échangent, forment des accords, s'enroulent en une polyphonie à la fois fleurie et rude. — Bien sûr, cet art est extraordinairement difficile à connaître et à dispenser ; ainsi seules quelques personnes jouissent du statut et du prestige de "maître-oiselier" ; leur nombre est actuellement de cinq, et il n'est pas superflu de remarquer que pour quatre d'entre eux il s'agit d'une tradition familiale laquelle remonte à plusieurs générations".

Lorsque des adolescents et des adultes décident de s'abstenir pour une période de temps de tout rapport sexuel, ils avertissent leurs concitoyens de la façon suivante : on dresse, habituellement sur une place, une tente de forme conique très accusée, et dont la circonférence au sol est de dimension assez modeste, — quand bien même, et cela n'a rien d'exceptionnel, deux ou plusieurs personnes commencent le même jour ladite retraite, et utilisent alors pour informer le même abri — on s'y installe du matin à la tombée de la nuit,

et quelquefois plus longuement encore, pour chanter. Les deux paires de tissu très léger tombent, en se recouvrant partiellement devant l'ouverture, tout en laissant (aucune cordelette ne les relie) sous l'effet du moindre déplacement d'air, mais aussi frôlés, presque accidentellement, par le ou les occupants, entrevoir, en un clin d'œil, l'intérieur.

Les événements professionnels, les changements qui interviennent dans l'apprentissage et l'exercice d'un métier, se transmettent eux aussi par des sons. Ici je veux parler de la qualité et du statut qu'un jeune homme ou une jeune femme acquièrent pour devenir membre d'une confrérie de maîtres-artisans. L'admission est spécifiée, et peut-être aussi célébrée, d'une manière à la fois digne et virtuose. Le candidat reçu utilise un instrument double, il joue sur deux instruments à cordes ressemblant à un mélange de notre viola da gamba et de baryton, les deux fixés sur un genre de podium bas, et distants l'un de l'autre d'au moins trois mètres. La place de l'un des instruments, celui de droite, comporte un aménagement pour y poser un siège. L'élu de la confrérie joue avec un seul archet, dont la longueur est calquée sur la distance des deux instruments. Sur le premier, comportant habituellement six cordes, on exécute le chant ; quant au second, le nombre des cordes varie de trois à dix, un mécanisme actionné au moyen des pieds soulève telle ou telle corde de l'instrument accompagnateur, l'expose à l'archet, dont la pointe a été alourdie pour obtenir la pression suffisante. Quelquefois elle est soutenue, et aussi guidée un peu, à l'aide d'une prothèse souple, construite par exemple de boucles en lanières. Là, il resterait beaucoup à dire sur les relations entre le jeu musical, la technicité de l'exécutant et sa place dans une confrérie : ajoutons seulement que les vrais virtuoses n'ont point besoin d'un tel guide ; il ne serait bon, m'a-t-on dit à plusieurs reprises, que pour les débutants occupant les échelons bas d'une confrérie. Alternativement les cordes de l'instrument accompagnateur produisent les sons graves riches d'harmoniques : c'est le "bourdon", basses du chant dont les timbres du spectre se mélangent aux sons moins complexes du chant.

Près de la place centrale nous tombâmes sur quatre hommes, marchant de front, portant sur leurs bustes un meuble comme sorti d'un décor du théâtre, un caisson bizarrement découpé — une pièce de puzzle démesurée — qui donnait l'impression d'un objet taillé d'un seul tenant de bois, bien que certainement il fut construit de plusieurs morceaux soudés, attaché fermement sur la poitrine et le dos, montant encore plus haut, en encerclant leurs têtes, les reliant ensemble de tous côtés, les emprisonnant à la façon d'un joug. Comme nous l'apprîmes, c'étaient des condamnés en train de purger ainsi leur peine ; or dans cette société les fautes sont toutes très légères et il faudrait parler plutôt des écarts commis à l'encontre de tel ou tel règlement de comportement social, une entorse à la coutume ; aussi, on attend que plusieurs manquements se produisent pour réunir les nonchalants.

Le joug fonctionne en même temps comme instrument de musique : évidé, traversé des galeries sinueuses, doté d'embouchures qui arrivent jusqu'à la bouche couverte d'un demi-masque fixé sur la mâchoire, il émet des sons doux et graves.

Ici, il me faut préciser que les instruments collectifs ne sont pas du tout rares ; ainsi le "Krakhar", ou plus familièrement le "K" se compose des huit, ou plus, segments et nécessite au minimum autant d'exécutants. Les segments, de longueurs inégales, mais dont le plus court mesure plusieurs mètres, fonctionnent comme des bras articulés par des rotules. Or la conception et la construction sont telles que les manœuvres effectuées sur les modules des bras, moyennant quelques actions supplémentaires prévues à cet usage, produisent en même temps des éléments sonores.

La facilité avec laquelle l'instrument se déplie et se replie est tout simplement merveilleuse. C'est avec beaucoup de grâce et d'élégance que les formes à la fois simples et nobles se refondent les unes dans les autres, accompagnées par des modulations de figures sonores. Cette souplesse fait de lui un instrument adaptable à n'importe quelle configuration de la ville. On le voit passer, curieusement allongé, dans des rues étroites, s'épanouir sur une place, en deux losanges de grandes superficies, mais différentes entre elles, pour changer ensuite cette forme en quatre triangles inégaux, se superposant partiellement, deux par deux, avant de revenir, éventuellement, aux figures des rhombes, mais maintenant leurs côtés, extrêmement allongés, effilés, stylisant les ailes presque refermées d'un lépidoptère, et de se déployer à nouveau en formes plus amples tout en continuant son déplacement. Une autre image vient à l'esprit : celle d'un gigantesque pantographe, mais d'un pantographe aux segments — et par conséquent aux figures — plus nombreux et davantage modelables. À l'emplacement des coudes sont branchées des embouchures, certains des bras sont creux et façonnent de véritables tuyaux d'orgue ; d'autres abritent des menus objets choisis et construits en vue de leurs qualités de timbres et sont mis en mouvement, en vibration, par un réseau intérieur de fils. L'auditeur est à la fois surpris et enthousiasmé par le raffinement inégalable des timbres. Et il importe peu que certains se situent dans la sphère des sons produits par les tuyaux ou par les petites percussions de toute sorte — eux aussi extrêmement tendres — et d'autres, toujours au seuil de l'audibilité, évoquent l'égrenage du sable, le froissement de tissus, des battements d'ailes et les lointains appels d'oiseaux, la respiration du bout des lèvres, le ruissellement d'une pluie fine.

On sort cet instrument le jour de l'"affichage du second nom" ; au moment symbolique marquant le passage de l'enfance à l'adolescence, le jeune reçoit un deuxième nom. Le parcours et la manipulation de l'instrument, ainsi que la fête, s'effectuent avec une noblesse et pudeur remarquables, en entente avec la subtilité des timbres. L'avancement et le déploiement, les jeux lents de figures de l'instrument composent une véritable musique visuelle ; et il arrive, m'a-t-on affirmé, que des très longues périodes s'écoulent totalement privées de sons, et parfois même — mais là on devrait parler d'un tour de force hors pair, d'une performance inégalable — il advient que tout l'itinéraire soit articulé par cette musique inaudible, comme dans ces orchestres de l'ancienne Chine où les musiciens, bien qu'apportant leurs instruments, n'en jouaient point, mais remplaçaient la musique par son simulacre, par le mime, les gestes appropriés.

Qu'un codage régit les grandes relations entre les sons et les variations de figures géométriques, ne surprendra pas outre mesure dans cette société où pratiquement tous les

événements se doublent par une lettre, une traduction de signes en sons de musique, mais le fait étonnant, et la rare réussite de la situation présente, c'est que la syntaxe de "K" recoupe un autre tableau statuant sur les combinaisons de figures et de musique, audible ou sans son, et des *noms* choisis. De surcroît, pendant que les plus proches membres de la famille promènent l'instrument et en jouent, le jeune garçon, ou la jeune fille, exécute une autre pièce de musique intégralement pensée en accord avec la performance extérieure ; l'enfant joue seul, dans la maison parentale vidée ce jour-là de tous ses habitants.

Mais l'un des plus nobles objets-signes est sans conteste l'instrument à eau. De dimensions modestes, en forme de parallélépipède, il se porte sur un avant-bras, indifféremment gauche ou droit, lequel plié — la main quelquefois fermée en poing, dirigée vers la poitrine — prend appui sur l'un ou l'autre flanc. Presque entièrement blanc, en grande partie translucide, incluant seulement quelques éléments de couleur noire, il s'harmonise avec le vêtement, une tunique longue, elle aussi blanche, agrémentée de quelques carrés noirs ; la composition des deux étant la marque du deuil. L'instrument ressemble à une sorte de clepsydre, à laquelle on aurait ajouté plusieurs cercles, dont l'un, considérablement plus vaste que les autres, avec ses accessoires, plus visibles que ceux des autres circonférences, fait penser à une machine de Wimshurst. Toutes ces pièces se rattachent au mécanisme monté à l'intérieur du volume : un labyrinthe tracé par une délicate machinerie d'horlogerie, enrichie de petits cylindres, tubulures et récipients sont visibles à travers les parois diaphanes. Cette mécanique aux dessins entrecoupés entraîne et propulse l'eau, suivant un parcours compliqué, le flux continu provoquant un bruissement proche des sonorités d'une légère brise, se renforçant un peu, par moments, tel l'attouchement d'un bref coup de vent, et parfois en disperse une petite quantité en gouttelettes qui vont attaquer l'un des récipients, générant un son remarquablement tendu, tout en restant de très faible intensité. Tous ces timbres s'intègrent au frémissement mélodieux, à peine perceptible, de l'appareil commandant la circulation de l'eau, avant de s'écouler et rejoindre le courant.

WAGNER

Une église de dimensions assez modestes, romane, telle qu'on en trouve dans le nord-ouest de la France. Par un escalier de pierre, en vis, et dont la porte d'entrée se situe sur le mur extérieur, indépendante des autres entrées, presque cachée, on accède à une pièce où des signes d'un aménagement antérieur luxueux sont encore visibles. L'un de ses murs est mitoyen avec le fond du chœur, cependant qu'à l'intérieur de la pièce, au lieu de suivre la courbe du chœur, il a été aplani comme les trois autres. La porte est percée dans le mur droit perpendiculaire à celui du chœur et débouche le long du mur opposé. Le mur mitoyen comporte l'unique fenêtre de la pièce ; en fait c'est un carré avec des côtés de vingt-sept centimètres, presque complètement obstrué par un treillis de bois, avec des volets intérieurs, ce qui permet à la personne se tenant devant d'observer la nef, sans qu'elle-même soit vue. Tout au plus, et encore faudrait-il que la chambre soit fortement éclairée — la lumière du jour ne vient que de l'église et, éventuellement, de l'escalier — on ne percevrait du visage qu'une ombre venant obscurcir le carré. Or même cela reste incertain, voire impossible, puisque la chambre s'ouvre, légèrement en retrait par rapport à l'autel, perpendiculairement à l'axe des colonnes de la courtine, et se situe nettement plus haut, presque sous la coupole, situation qui rappelle celle d'une loge de théâtre qui dominerait la scène sur ses dégagements. Cependant de la chambre, on a vue sur une assez grande partie de la nef : certains indices montrent qu'on y a entrepris quelques travaux de réfection, du reste de peu d'envergure. Sur l'autel, plus récent que l'édifice et de conception baroque, au moins quant à sa partie droite, la seule visible, on ne remarque aucun signe de restauration récente ou en cours, soit que celle-ci ait déjà été effectuée, soit qu'il n'en ait pas besoin.

Peu de mobilier. Quelques sièges dont un fauteuil et un canapé, ce dernier placé contre le mur de la porte, à sa droite ; tous les meubles sont recouverts de drap d'un rouge foncé, presque cramoisi, bordé d'un liseret ; ce même tissu tapisse les murs. De l'ensemble émane quelque chose d'oriental ("etwas türkisch"). En se rapprochant, l'usure du mobilier apparaît distinctement. Sur le mur de gauche pend un miroir dont le tain très oxydé renvoie l'image du visiteur fragmentée, aux contours démultipliés. En face, au-dessus du canapé tient encore un rayonnage de bibliothèque, supportant quelques livres au maroquin moisi : "je vois ça d'ici ; historischen, amüsanten, coquetten". A mi-chemin de l'escalier, une fenêtre toute rectiligne, plutôt meurtrière, permet de voir, plus loin, le vert des arbres.